

Plus de cent parachutistes

sont passés

PENDANT LES QUATRE ANS
D'OCCUPATION

dans ce petit café parisien

« J'AI EU CINQ FUSILLES, NOUS DIT CELLE
QUI FUT LEUR MERE, ET UN TORTURE »

Dans ce pittoresque quartier de Paris, traversé d'un labyrinthe de ruelles enchevêtrées, où un camion en passant fait la nuit jusqu'au troisième étage, rien ne distingue des autres ce petit café, si ce n'est sa devanture rutilante. On reconnaît tout de suite le bistrot d'habituels où le locataire du cinquième retrouve le concierge à l'heure de l'apéritif.

La clientèle tassée le long du comptoir obstrue le passage et la conversation devient facilement générale.

Ce petit café aura pourtant une place de choix dans l'histoire de la Libération. Une centaine de parachutistes français, venus de Londres, y passèrent. Une trentaine y furent hébergés. Pendant quatre ans, ce furent eux les véritables habitués.

— Mes petits ! soupire la patronne d'un air attendri.

C'est une femme imposante que l'on devine experte à expédier, sans tambour ni trompette, le consommateur trop bruyant. Mais une immense bonté, un courage tranquille se lisent sur son visage rubicond.

Les « petits » l'appellent tous « ma mère ». Le danger passé, terminée la grande mission, ils n'ont pas abandonné le petit café où la table est toujours ouverte pour eux.

UNE JEUNE FILLE INCONNUE

La patronne nous raconte comment débuta cette aventure.

— Dans les premiers temps de l'occupation, une jeune fille que je connaissais d'avant la guerre et qui avait été parachutée de Londres vint me demander asile. Elle logeait chez sa cousine mais ne s'entendait pas avec elle.

La jeune fille apprécia la maison. Elle envoya des camarades. Dès lors

ce fut un défilé qui dura quatre ans. Ils arrivaient, demandant négativement à boire, murmuraient un nom puis s'éclipsaient discrètement dans la cuisine.

LES SEJOURS DU « COMMANDANT »

De centre d'accueil, le petit café fut promu au grade de centre de ralliement. Le « commandant » y faisait de longs séjours.

— C'était un monsieur en civil, comme vous pensez. Il n'y avait pas moyen de le reconnaître.

Les parachutistes prenaient de lui leurs mots d'ordre. Loger les gailards passait encore, mais il fallait les nourrir et ils avaient bon appétit. Certes, ils possédaient des cartes d'alimentation en règle mais cela ne représentait que de maigres rations.

— Le boucher et l'épicier m'ont bien aidée, dit la patronne. Je leur disais que c'était pour mes neveux et mes cousins de passage à Paris.

Elle ajoute avec un brin de malice :

— Ils ont cru ce qu'ils ont voulu. J'ai une cousine de province aussi qui m'envoyait des quantités de colis. Je lui disais que c'était pour mes petits.

(Suite en deuxième page.)

Le dévouement d'une vaillante Française

(Suite de la page 1)

Comme elle sait que je n'ai pas d'enfants, je suppose qu'elle se doutait de quelque chose.

— Vous n'avez jamais eu d'histoires avec la Gestapo ?

« NEVEUX » ET « COUSINS » A LA CORVEE

Ces trois syllabes m'impressionnent pas « ma mère » :

— Je me suis dit au début : arrivera ce qui arrivera. Depuis je n'y ai plus pensé.

Quand un client faisait irruption dans le café, il pouvait voir les « neveux » et les « cousins » en train d'éplucher les pommes de terre ou de rincer les verres.

Puis, ils partaient accomplir leur périlleuse mission. Ils revenaient. Certains sont partis pour toujours.

— J'ai eu cinq fusillés, me dit la maman des parachutistes, et un torturé.

Ceux-ci, on le sent, ont une place à part dans son cœur.

Le 26 août, quelques officiers anglais se présentèrent au petit café. Ils venaient remercier la « maman » des parachutistes au nom de l'armée britannique.

— Ce jour-là, je n'ai jamais tant pleuré de ma vie.

Et l'armée britannique a fait repêcher à ses frais le petit café.